



# Marc Levy

## Si c'était à refaire

Roman

Robert Laffont

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

*Et si c'était vrai...*, 2000

*Où es-tu ?*, 2001

*Sept jours pour une éternité...*, 2003

*La Prochaine Fois*, 2004

*Vous revoir*, 2005

*Mes amis, mes amours*, 2006

*Les Enfants de la liberté*, 2007

*Toutes ces choses qu'on ne s'est pas dites*, 2008

*Le Premier Jour*, 2009

*La Première Nuit*, 2009

*Le Voleur d'ombres*, 2010

*L'Étrange Voyage de Monsieur Daldry*, 2011

Marc Levy

SI C'ÉTAIT À REFAIRE

roman



ROBERT LAFFONT

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris,  
Versilio, Paris, 2012  
ISBN 978-2-221-11680-7

*À Louis, Georges et Pauline*

« On serait bien heureux si on pouvait  
s'abandonner soi-même comme on peut  
abandonner les autres. »

Madame du DEFFAND

## 1.

Se fondre dans la foule, jouer ce drôle de drame sans que personne se rende compte de rien, se souviens de quoi que ce soit.

Un jogging, tenue de circonstance pour passer inaperçu. Le long de River Park, à 7 heures du matin, tout le monde court. Dans une ville où le temps est minuté, où les nerfs de chacun sont mis à rude épreuve, on court ; on court pour entretenir son corps, effacer les excès de la veille, prévenir le stress de la journée à venir.

Un banc ; le pied posé sur l'assise, renouer son lacet en attendant que la cible se rapproche. La capuche rabattue sur le front réduit le champ de vision, mais permet de dissimuler le visage. En profiter pour reprendre son souffle, éviter que la main ne tremble. Qu'importe la sueur, elle n'attire pas l'attention, ne trahit rien, ici, tout le monde transpire.

Lorsqu'il apparaîtra, le laisser passer, attendre

*Si c'était à refaire*

quelques instants avant de reprendre la course à petites foulées. Rester à bonne distance jusqu'au moment propice.

La scène fut répétée à sept reprises. Chaque matin de la semaine, à la même heure. Chaque fois, la tentation d'agir fut plus pressante. Mais le succès dépend d'une bonne préparation. Pas le droit à l'erreur.

Le voilà descendant Charles Street, fidèle à sa routine. Il attend que le feu passe au rouge pour traverser les quatre premières voies du West Side Highway. Les automobiles filent vers le nord de la ville, les gens se dirigent vers leur lieu de travail.

Il a atteint le terre-plein. Le petit personnage lumineux sur le poteau du feu de circulation clignote déjà. Vers TriBeCa et le Financial District, les voitures avancent pare-chocs contre pare-chocs, il s'engage quand même. Comme toujours, il répond aux klaxons en levant le poing, majeur dressé vers le ciel, bifurque à gauche et emprunte l'allée piétonnière qui longe la rivière Hudson.

Il parcourra ses vingt blocs, au milieu des autres joggeurs, prendra plaisir à laisser derrière lui ceux qui n'ont pas sa forme, et maudira ceux qui le distancent. Ils n'ont aucun mérite, ils ont dix ou vingt ans de moins. Quand il avait dix-huit ans, cette partie de la ville était infréquentable, mais il faisait partie des premiers à venir y perdre son souffle. Les docks qui avançaient jadis sur des pilotis, dont il ne reste que peu de chose, empestaient la poiscaille et la



*Si c'était à refaire*

rouille. Odeurs de sang. Comme sa ville a changé en vingt ans, elle a rajeuni, s'est embellie ; lui, les années ont commencé à marquer son visage.

De l'autre côté de la rivière, les lumières d'Hoboken s'éteignent dans le jour naissant, suivies bientôt par celles de Jersey City.

Ne pas le perdre de vue ; lorsqu'il arrivera au croisement de Greenwich Street il quittera la voie piétonnière. Il faudra agir avant. Ce matin-là, il n'atteindra pas le Starbucks Coffee où il a pour habitude de commander son mocaccino.

Au passage de la jetée n° 4, l'ombre qui le suit, sans qu'il s'en rende compte, l'aura rejoint.

Encore un bloc. Accélérer la foulée, se mélanger au groupe qui se forme toujours à cet endroit, parce que l'allée se rétrécit et que les plus lents gênent les plus rapides. La longue aiguille glisse sous la manche, la main déterminée la retient fermement.

Frapper entre le haut du sacrum et la dernière côte. Un coup sec, un aller-retour en profondeur pour perforer le rein et remonter jusqu'à l'artère abdominale. En se retirant, l'aiguille laissera dans son sillage des déchirures irréparables, le temps que quelqu'un comprenne ce qui s'est passé, que les secours arrivent, le temps qu'il soit transporté à l'hôpital, conduit au bloc opératoire. Pas facile d'atteindre l'hôpital, même toutes sirènes hurlantes, à la plus mauvaise heure du matin, quand le trafic est si

*Si c'était à refaire*

dense que le conducteur d'une ambulance ne peut que déplorer son impuissance.

Deux ans plus tôt, il aurait peut-être eu une petite chance de s'en tirer. Depuis qu'ils ont fermé le St Vincent Hospital pour faire la part belle aux promoteurs immobiliers, le centre d'urgence le plus proche se trouve à l'est, à l'opposé de River Park. L'hémorragie sera trop conséquente, il se sera vidé de son sang.

Il ne souffrira pas, pas tant que ça. Il aura juste froid, de plus en plus froid. Il grelottera, perdra peu à peu la sensation de ses membres, claquera des dents à n'en plus pouvoir parler, et pour dire quoi ? Qu'il a éprouvé une violente morsure dans le dos ? La belle affaire ! Quelle conclusion pourrait en tirer la police ?

Les crimes parfaits existent, les meilleurs policiers vous confieront en fin de carrière qu'ils traînent derrière eux comme un fardeau sur la conscience leur lot d'affaires non résolues.

Le voilà arrivé à bonne hauteur. Le geste a été simulé maintes fois sur un sac de sable, mais l'impression est différente quand l'aiguille pénètre la chair humaine. L'important est de ne pas tomber sur un os. Buter sur une vertèbre lombaire signifierait l'échec. L'aiguille doit s'enfoncer et se rétracter aussitôt dans la manche.

Après, continuer de courir à la même allure, résister à l'envie de se retourner, rester anonyme au milieu des joggeurs, invisible.

*Si c'était à refaire*

Tant d'heures de préparation pour quelques secondes d'action.

Il lui faudra plus de temps pour mourir, probablement un quart d'heure, mais ce matin-là, aux alentours de 7 h 30, il mourra.

## 2.

*Mai 2011*

Andrew Stilman est journaliste au *New York Times*. Entré comme pigiste à vingt-trois ans, il a gravi les échelons un à un. Obtenir une carte de presse de l'un des quotidiens les plus réputés au monde était son rêve de jeunesse. Chaque matin, avant de franchir les doubles portes du 860, Huitième Avenue, Andrew s'offre un petit plaisir en relevant la tête. Il jette un œil à l'inscription qui orne la façade et se dit que son bureau se trouve ici, dans ce sacro-saint temple de la presse où des milliers de gratte-papier rêveraient d'entrer ne serait-ce qu'une fois, pour en visiter les locaux.

Quatre années passées à la documentation, avant qu'Andrew récupère un poste de rédacteur adjoint au « Carnet du jour », section nécrologie. Celle qui l'avait précédé à cet emploi était passée sous les roues d'un autobus en quittant son travail avant de se retrouver dans les colonnes qu'elle rédigeait

*Si c'était à refaire*

auparavant. Trop pressée de rentrer chez elle pour accueillir un livreur d'UPS qui devait lui remettre une lingerie fine commandée en ligne. À quoi tient la vie !

S'ensuivirent pour Andrew Stilman cinq autres années d'un travail laborieux dans le plus grand anonymat. Les rubriques nécrologiques ne sont jamais signées, le défunt ayant pour lui seul les honneurs du jour. Cinq années à écrire sur ceux et celles qui ont été et ne sont plus que souvenirs, bons ou mauvais. Mille huit cent vingt-cinq journées et pas loin de six mille dry martinis consommés soir après soir, entre 19 h 30 et 20 h 15 au bar du Marriott sur la 40<sup>e</sup> Rue.

Trois olives par verre et, à chaque noyau recraché dans un cendrier bourré de mégots de cigarettes, Andrew chassait de sa mémoire la chronique d'une existence éteinte dont il avait rédigé, le jour même, le déroulé concis. C'est peut-être de vivre en compagnie des morts qui avait poussé Andrew à forcer un peu sur la bouteille. En quatrième année de « nécro », le barman du Marriott devait s'y reprendre à six fois pour étancher la soif de son fidèle client. Andrew arrivait fréquemment à son bureau le visage grisâtre, les paupières lourdes, le col de travers et le veston fripé ; mais le costume-cravate et la chemise amidonnée n'étaient pas de rigueur dans les *open spaces* des salles de rédaction du journal et encore moins dans celle où il œuvrait.

Était-ce le fait de sa plume élégante et précise,

### *Si c'était à refaire*

ou les conséquences d'un été particulièrement chaud, mais les colonnes dont il s'occupait s'étirèrent bientôt sur deux pleines pages. Lors de la préparation des résultats trimestriels, un analyste du département financier, féru de statistiques, remarqua que la facturation par défunt grimpait en flèche. Les familles endeuillées s'offraient plus de lignes pour témoigner combien leur douleur était grande. Les chiffres, quand ils sont bons, voyagent assez vite au sein des grandes entreprises. Au comité de direction qui se tint au début de l'automne, on discuta de ces résultats, envisageant d'en récompenser l'auteur désormais reconnu. Andrew Stilman fut nommé rédacteur, toujours au sein des mêmes cahiers du jour, mais cette fois à la section des mariages, dont les résultats étaient déplorables.

Andrew ne manquant jamais d'idées, il délaissa quelque temps le bar où il avait ses habitudes pour aller traîner dans les établissements chics que fréquentaient les différentes communautés homosexuelles de la ville. Nouant contact sur contact entre les dry martinis qu'il ne comptait plus, il en profitait pour distribuer à la volée sa carte de visite, expliquant à qui voulait l'entendre que la rubrique dont il avait la charge se réjouissait de publier toutes les annonces d'unions, y compris celles d'un genre que la plupart des autres journaux refusaient d'accueillir dans leurs colonnes. Le mariage homosexuel n'était pas encore légalisé dans l'État de New York, loin de là, mais la presse était libre de faire mention de tout échange

*Si c'était à refaire*

de vœux volontairement consentis dans un cadre privé ; *in fine*, seule l'intention compte.

En trois mois, les carnets du jour s'étendirent sur quatre pages dans l'édition du dimanche et le salaire d'Andrew Stilman fut sensiblement revu à la hausse.

Il décida alors de réduire sa consommation d'alcool, non par souci de ménager son foie, mais parce qu'il venait d'acquérir une Datsun 240Z, modèle qui lui faisait envie depuis qu'il était gosse. La police était devenue intransigeante sur le taux d'alcoolémie au volant. Boire ou conduire... Andrew, follement épris d'une vieille voiture impeccablement restaurée dans les ateliers de son meilleur ami qui possédait un garage spécialisé dans les automobiles de collection, avait fait son choix. Et s'il fréquentait à nouveau le bar du Marriott, il ne buvait jamais plus de deux verres par soir, sauf le jeudi.

C'est précisément un jeudi, quelques années plus tard, en sortant du bar du Marriott qu'Andrew tomba nez à nez avec Valérie Ramsay. Elle était aussi ivre que lui et sous l'emprise d'un incontrôlable fou rire, après avoir trébuché sur une boîte à journaux et s'être retrouvée le derrière par terre au beau milieu du trottoir.

Andrew avait aussitôt reconnu Valérie non à ses traits – elle ne ressemblait en rien à celle qu'il avait connue vingt ans plus tôt – mais à son rire. Un rire inoubliable qui faisait tressaillir sa poitrine. Et les

*Si c'était à refaire*

seins de Valérie Ramsay avaient hanté l'adolescence d'Andrew.

Ils s'étaient connus au collège. Valérie, rejetée de l'équipe des *cheerleaders* – ces majorettes affublées de combinaisons sexy aux couleurs de l'équipe de football locale – pour une bagarre idiote dans les vestiaires avec une fille qui se la jouait un peu trop, s'était rabattue sur la chorale. Andrew, souffrant d'une atrophie des cartilages aux genoux qu'il ne fit opérer que des années plus tard à cause d'une fille qui aimait danser, avait été dispensé de toute activité sportive. Lui aussi, à défaut de pouvoir faire autre chose, donnait de la voix dans cette même chorale.

Il avait flirté avec elle jusqu'à la fin de leur scolarité. Pas de sexe à proprement parler, mais suffisamment de mains et langues baladeuses pour s'amuser sur les bancs de l'école du désir, en profitant pleinement des formes généreuses de Valérie.

C'était quand même à elle qu'il devait son tout premier orgasme d'une autre main donnée. Un soir de match où les deux tourtereaux planqués dans les vestiaires déserts avaient roucoulé plus que d'habitude, Valérie avait enfin consenti à glisser sa main dans le jean d'Andrew. Quinze secondes de vertige, suivies du rire de Valérie qui avait fait s'agiter sa poitrine et contribué au prolongement d'un plaisir fugace. Une première fois ne s'oublie jamais.

- Valérie ? avait balbutié Stilman.
- Ben ? avait répondu Valérie, tout aussi surprise.



*Si c'était à refaire*

Au collège, tout le monde l'appelait Ben, impossible de se souvenir pourquoi ; cela faisait vingt ans qu'on ne l'avait plus surnommé ainsi.

Pour justifier son état pitoyable, Valérie prétextait une soirée entre copines comme elle n'en avait plus vécu depuis ses années de fac. Andrew, guère en meilleur état, invoqua une promotion, sans préciser qu'il l'avait obtenue deux ans plus tôt ; mais y avait-il prescription pour célébrer les bonnes nouvelles ?

– Qu'est-ce que tu fais à New York ? interrogea Andrew.

– J'y habite, répondit Valérie, alors qu'Andrew l'aidait à se relever.

– Depuis longtemps ?

– Un certain temps, ne me demande pas combien, je ne suis pas en état de compter. Qu'est-ce que tu es devenu ?

– Ce que j'ai toujours voulu être, et toi ?

– Vingt ans de vie, c'est une longue histoire, tu sais, répondit Valérie en époussetant sa jupe.

– Neuf lignes, soupira Andrew.

– Quoi neuf lignes ?

– Vingt ans de vie, si tu me les confies, je te les résume en neuf lignes.

– N'importe quoi.

– Tu paries ?

– Ça dépend quoi ?

– Un dîner.

– J'ai quelqu'un dans ma vie, Andrew, répondit Valérie du tac au tac.

*Si c'était à refaire*

– Je ne t'ai pas proposé une nuit à l'hôtel. Une soupe aux dumplings chez Joe's Shanghai... tu es toujours dingue des dumplings ?

– Toujours.

– Tu n'auras qu'à dire à ton ami que je suis une vieille copine.

– Mais il faudrait d'abord que tu réussisses à résumer mes vingt dernières années en neuf lignes.

Valérie regarda Andrew, avec ce petit sourire en coin qu'elle affichait à l'époque où on l'appelait encore Ben, avant de lui proposer de la retrouver dans la remise derrière le bâtiment des sciences ; un petit sourire qui n'avait pas pris une ride.

– D'accord, dit-elle, un dernier verre et je te raconte ma vie.

– Pas dans ce bar, c'est trop bruyant.

– Ben, si tu as en tête de me ramener chez toi ce soir, tu te trompes de fille.

– Valérie, ça ne m'avait même pas traversé l'esprit, c'est juste que, dans nos états respectifs, nous nourrir un peu ne serait pas du luxe, faute de quoi, je crains que notre pari soit vain.

Andrew n'avait pas tort. Bien que ses deux escarpins fussent ancrés sur le trottoir sale de la 40<sup>e</sup> Rue depuis qu'il l'avait aidée à se relever, Valérie avait l'impression de tanguer sur le pont d'un bateau. L'idée d'avaler quelque chose n'était pas pour lui déplaire. Andrew siffla un taxi et indiqua au chauffeur l'adresse d'un bistrot de nuit où il avait ses habitudes, dans le quartier de SoHo. Un quart d'heure

*Si c'était à refaire*

plus tard, Valérie se mettait à table en face de lui, au sens propre comme au figuré.

Elle avait obtenu une bourse de l'université d'Indianapolis. De toutes les facultés auxquelles elle avait postulé, c'était la première qui avait accepté sa candidature. Le Midwest n'avait jamais fait partie de ses rêves de jeune fille, mais elle n'avait pas eu le luxe d'attendre une réponse plus prestigieuse ; sans cette aide financière pour s'offrir des études, son futur se serait résumé à un emploi de serveuse dans un bar de Poughkeepsie, ce patelin du nord de l'État de New York où ils avaient tous deux grandi.

Huit ans plus tard, son diplôme de vétérinaire en poche, Valérie avait quitté l'Indiana, et, comme beaucoup de jeunes filles ambitieuses, elle était venue s'installer à Manhattan.

– Tu as suivi tout un cursus à l'école vétérinaire en Indiana pour atterrir à New York ?

– Et pourquoi pas ? répondit Valérie.

– Ton rêve c'était d'ausculter des trous de balle de caniches ?

– T'es trop con, Andrew !

– Je ne voulais pas être blessant, mais reconnais que Manhattan n'est pas d'un grand exotisme en matière d'animaux. Si on excepte les chiens à mémères de l'Upper East Side, c'est quoi ta clientèle ?

– Dans une ville qui compte deux millions de célibataires, tu serais surpris de savoir à quel point les animaux de compagnie jouent un rôle important.

*Si c'était à refaire*

– J'ai compris, tu soignes aussi les hamsters, les matous et les poissons rouges.

– Je suis vétérinaire titulaire de la police montée. Je m'occupe de leurs chevaux, et aussi des chiens de la brigade cynophile, qui ne compte aucun caniche. Uniquement des labradors pour la recherche de cadavres, quelques bergers allemands proches de la retraite, des retrievers spécialisés dans la détection des stupéfiants et des beagles pour les explosifs.

Andrew haussa les sourcils l'un après l'autre. Il avait appris ce truc pendant ses études de journalisme. Cela décontenançait toujours son interlocuteur. Lorsqu'il interviewait quelqu'un et doutait de la sincérité d'un témoignage, il entamait sa valse des sourcils, estimant à la réaction de son « client » si celui-ci était en train de lui mentir ou non. Mais le visage de Valérie resta impassible.

– Évidemment, dit-il médusé, je ne m'attendais pas du tout à cela. Mais alors, tu es dans la police ou seulement vétérinaire ? Enfin, je veux dire, tu as une carte de flic et tu portes une arme ?

Valérie le regarda fixement et éclata de rire.

– Je vois que tu as beaucoup mûri depuis la dernière fois que je t'ai vu, mon Ben.

– Tu me faisais marcher ?

– Non, mais à la tête que tu as faite, j'ai cru revoir ta frimousse à l'école.

– Ça ne m'étonne pas que tu sois devenue vétérinaire, enchaîna Andrew. Tu as toujours adoré les animaux. Tu m'avais appelé un soir chez mes

*Si c'était à refaire*

parents en me suppliant de faire le mur pour que je te rejoigne immédiatement ; j'avais cru à un désir soudain de ta part, mais rien du tout. Tu m'avais obligé à porter un vieux chien puant, à la patte cassée, que tu avais ramassé sur le bord de la route en rentrant du lycée. On avait été réveiller le véto en pleine nuit.

– Tu te souviens de ça, Andrew Stilman ?

– Je me souviens de toutes nos histoires, Valérie Ramsay. Et maintenant, tu m'en dis un peu plus sur ce qui s'est passé entre l'après-midi où je t'ai attendue en vain au cinéma de Poughkeepsie et ce soir où tu réapparais ?

– J'avais trouvé dans le courrier du matin la lettre d'admission de la faculté d'Indianapolis et je ne pouvais pas attendre une journée de plus. J'ai fait ma valise et grâce aux économies de tous les jobs d'été et baby-sittings que je m'étais coltinés, j'ai quitté la maison et Poughkeepsie le soir même. Trop heureuse de ne plus jamais devoir assister aux scènes de ménage entre mes parents, qui n'ont même pas voulu m'accompagner à la gare routière, tu te rends compte ! Et comme tu n'as que neuf lignes à consacrer à ta vieille copine, je t'épargnerai les détails de mon cursus universitaire. En arrivant à New York, j'ai enchaîné les petits boulots dans différents cabinets vétérinaires. Un jour, j'ai répondu à une annonce de la police et j'ai décroché un poste de suppléante. Je suis titularisée depuis deux ans.

*Si c'était à refaire*

Andrew demanda à la serveuse qui passait près d'eux de leur servir deux cafés.

– J'aime bien l'idée que tu sois vétérinaire dans la police. J'ai rédigé plus de nécrologies et d'avis de mariage que tu ne pourrais l'imaginer, mais je n'avais encore jamais eu affaire à ce métier. Je n'aurais même pas imaginé qu'il existe.

– Évidemment qu'il existe.

– Je t'en ai voulu, tu sais.

– De quoi ?

– De t'être sauvée sans me dire au revoir.

– Tu étais le seul à qui j'avais confié que je partirais à la seconde même où je le pourrais.

– Je n'avais pas pris cette confiance pour un préavis. Maintenant que tu le dis, ça a du sens.

– Et tu m'en veux encore ? se moqua Valérie.

– Je devrais peut-être, mais j'imagine qu'il y a prescription.

– Et toi, tu es vraiment devenu journaliste ?

– Comment le sais-tu ?

– Je t'ai demandé tout à l'heure ce que tu faisais dans la vie, tu m'as répondu : « Ce que j'ai toujours voulu être »... et tu voulais être journaliste.

– Tu te souviens de ça, Valérie Ramsay ?

– Je me souviens de tout, Andrew Stilman.

– Et donc, tu as quelqu'un dans ta vie ?

– Il est tard, soupira Valérie, il faut que je rentre. Et puis si je t'en dis trop, tu n'arriveras jamais à tout faire tenir en neuf lignes.

Andrew sourit malicieusement.

*Si c'était à refaire*

– Ça veut dire que tu es d'accord pour ce dîner chez Joe's Shanghai ?

– Si tu gagnes ton pari. Je suis une femme de parole.

Ils marchèrent dans les rues désertes de SoHo jusqu'à la Sixième Avenue, sans se dire un mot. Andrew prit Valérie par le bras pour l'aider à traverser les rues aux pavés irréguliers de ce vieux quartier de la ville.

Il héla un taxi qui remontait l'avenue et tint la portière à Valérie, tandis qu'elle s'installait sur la banquette arrière.

– C'était une heureuse surprise de te revoir, Valérie Ramsay.

– Pour moi aussi, Ben.

– Ma prose en neuf lignes, où puis-je te l'adresser ?

Valérie fouilla dans son sac, y attrapa son crayon à paupières et demanda à Andrew de lui présenter la paume de sa main. Elle y inscrivit son numéro de téléphone.

– Neuf lignes, tu devrais pouvoir me les envoyer par texto. Bonne nuit, Ben.

Andrew regarda la voiture remonter vers le nord. Quand il la perdit de vue, il continua à pied jusqu'à son appartement qui se trouvait à quinze minutes de là. Il avait besoin d'un grand bol d'air frais. Bien qu'il eût mémorisé au premier regard le numéro inscrit au khôl dans la paume de sa main, Andrew prit garde pendant tout le trajet de ne jamais la refermer.

### 3.

Il y avait longtemps qu'Andrew ne s'était attelé à résumer une vie en quelques lignes. Il travaillait depuis deux ans au département « Actualités internationales » du journal. Andrew était particulièrement curieux de la vie, de l'ordre du monde, et nourrissait une curiosité certaine pour tout ce qui avait trait à l'étranger.

Maintenant que les écrans d'ordinateurs remplaçaient les bancs de composition où les linotypistes œuvraient jadis, chacun au sein de la rédaction avait accès aux articles qui figureraient dans l'édition du lendemain. À plusieurs reprises Andrew avait remarqué dans les cahiers d'actualités internationales des erreurs d'analyse ou des contre-vérités. Ses remarques au cours du comité de rédaction hebdomadaire qui réunissait tous les journalistes avaient évité plusieurs fois les rectificatifs publiés après que les lecteurs écrivent pour manifester leur mécontentement. La compétence d'Andrew ne tarda pas à se faire remarquer



*Si c'était à refaire*

et entre une prime de fin d'année ou une nouvelle affectation, Andrew n'eut aucune difficulté à choisir.

L'idée d'avoir à rédiger à nouveau une « chronique de vie », comme il se plaisait à nommer ses anciens papiers, le stimulait grandement ; il ressentit même un brin de nostalgie en commençant celle de Valérie.

Deux heures et huit lignes et demie plus tard, il recopiait sa prose sur le clavier de son téléphone et l'envoyait à l'intéressée.

Il passa le reste de sa journée à essayer d'écrire, en vain, un article sur l'éventualité d'un soulèvement du peuple syrien. Éventualité que ses collègues jugeaient plus qu'improbable, pour ne pas dire impossible.

Il ne parvenait pas à se concentrer, son regard naviguant de l'écran de son ordinateur à son téléphone portable qui restait désespérément muet. Lorsqu'il s'illumina enfin aux alentours de 17 heures, Andrew se jeta sur l'appareil. Fausse alerte, le pressing l'informait que ses chemises étaient prêtes.

Ce n'est que le lendemain vers midi qu'il reçut le SMS suivant :

« Jeudi prochain, 19 h 30. Valérie »

Il répondit aussitôt : « Tu as l'adresse ? »

Et regretta sa précipitation en lisant quelques secondes plus tard un « Oui » laconique.

*Si c'était à refaire*

&

Andrew reprit son travail, et resta sobre sept jours durant. Pas une goutte d'alcool, enfin, si l'on considérait comme lui qu'une bière était une boisson trop peu alcoolisée pour être considérée comme telle.

Le mercredi, il passa chez son teinturier récupérer le complet veston déposé la veille, et alla s'acheter une chemise blanche. Il en profita pour se faire rafraîchir la nuque et le visage chez un barbier. Et comme tous les mercredis soir, il retrouva Simon, son meilleur ami, vers 21 heures, dans un petit bistrot qui ne payait pas de mine, mais où l'on servait les poissons les mieux préparés du West Village. Andrew habitait à deux pas, et la cuisine de Mary's Fish lui servait de cantine quand il rentrait tard du journal, ce qui lui arrivait souvent. Pendant que Simon, comme à chacun de leurs dîners, fulminait contre les Républicains qui empêchaient le président d'entreprendre les réformes pour lesquelles on l'avait élu, Andrew dont l'esprit voguait ailleurs, regardait par la vitrine les passants et touristes qui se promenaient dans les rues de son quartier.

– Et c'est, je te le concède, une véritable surprise, mais, de source sûre, Barack Obama serait tombé raide dingue d'Angela Merkel.

*Si c'était à refaire*

– Elle est plutôt jolie, répondit distraitement Andrew.

– Soit tu bosses sur un énorme scoop et je te pardonne, soit tu as rencontré quelqu'un et dans ce cas, tu me mets au parfum tout de suite ! tempêta Simon.

– Ni l'un ni l'autre, répondit Andrew, désolé, je suis fatigué.

– Pas à moi ! Je ne t'ai pas vu rasé de si près depuis que tu sortais avec cette brune qui faisait une tête de plus que toi. Sally, si mes souvenirs sont bons.

– Sophie, mais ce n'est pas grave, cela prouve combien toi aussi tu t'intéresses à ma conversation. Comment t'en vouloir d'avoir oublié son prénom, je ne suis resté qu'un an et demi avec elle !

– Elle était d'un ennui à se pendre, je ne l'ai jamais entendue rire, reprit Simon.

– Parce qu'elle ne riait jamais à tes plaisanteries. Termine ton assiette, je voudrais aller me coucher, soupira Andrew.

– Si tu ne me dis pas ce qui te tracasse, je commande dessert sur dessert, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Andrew regarda son ami droit dans les yeux.

– Il y a une fille qui a marqué ton adolescence ? demanda-t-il en faisant signe à la serveuse de lui apporter l'addition.

– Je savais que ce n'était pas le boulot qui te mettait dans cet état !

– Ne crois pas ça, je travaille sur un sujet

*Si c'était à refaire*

révoltant, une histoire sordide à vous retourner les tripes.

– Quel est le sujet ?

– Secret professionnel !

Simon régla la note en espèces et se leva.

– Allons faire quelques pas, j'ai besoin de prendre l'air.

Andrew récupéra son imperméable au portemanteau et rejoignit son ami qui l'attendait déjà sur le trottoir.

– Kathy Steinbeck, murmura Simon.

– Kathy Steinbeck ?

– La fille qui a marqué mon adolescence, tu m'as posé la question il y a cinq minutes, tu as déjà oublié ?

– Tu ne m'en as jamais parlé.

– Tu ne m'avais jamais posé cette question, répondit Simon.

– Valérie Ramsay, déclara Andrew.

– En fait tu te fiches totalement de savoir en quoi Kathy Steinbeck a pu marquer ma vie de jeune homme. Tu ne m'as posé cette question que dans le but de me parler de ta Valérie.

Andrew prit Simon par l'épaule et l'entraîna quelques pas plus loin. Trois marches descendaient vers le sous-sol d'un petit immeuble en brique. Il poussa la porte de chez Fedora, un bar où avaient joué jadis de jeunes artistes aux noms de Count Basie, Nat King Cole, John Coltrane, Miles Davis, Billie Holiday ou Sarah Vaughan.

*Si c'était à refaire*

– Tu me trouves trop centré sur moi-même ?  
questionna Andrew.

Simon ne répondit pas.

– Tu dois être dans le vrai. À force d'avoir résumé pendant tant d'années les vies d'inconnus, j'ai fini par croire que le seul jour où l'on s'intéresserait à moi serait celui où j'apparaîtrais à mon tour dans mes fichues colonnes à macchabées.

Et levant son verre, Andrew se mit à clamer à voix haute :

– Né en 1975, Andrew Stilman a travaillé la plus grande partie de sa vie au célèbre *New York Times*... Tu vois, Simon, c'est pour cela que les toubibs n'arrivent pas à se soigner eux-mêmes, on a la main qui tremble quand il faut s'opérer. C'est pourtant le b.a.-ba du métier, les qualificatifs doivent être exclusivement réservés au défunt. Je recommence... né en 1975, Andrew Stilman a collaboré de nombreuses années au *New York Times*. Son ascension fulgurante le conduisit au début des années 2020 à en assumer le poste de rédacteur en chef. C'est sous son impulsion que le journal prit un nouvel essor et redevint l'un des quotidiens les plus respectés au monde... J'en fais peut-être un peu trop, non ?

– Tu ne vas pas recommencer ta nécro depuis le début !

– Sois patient, laisse-moi aller au bout, je ferai la tienne aussi, tu verras ce sera marrant.

– Tu comptes mourir à quel âge, pour que je sache combien de temps va durer ce cauchemar ?

*Si c'était à refaire*

– Va savoir avec les progrès de la médecine... Où en étais-je ? Ah oui, c'est sous son impulsion, bla-bla-bla, que le journal retrouva sa splendeur. Andrew Stilman obtint, en 2021, le prix Pulitzer pour son article visionnaire sur... bon, je ne vois rien maintenant, mais je t'en préciserai le sujet plus tard. Sujet qui, d'ailleurs, donna lieu à la rédaction de son premier livre, largement primé lui aussi et aujourd'hui étudié dans toutes les grandes universités.

– *Traité de la modestie chez le journaliste* était le titre de ce chef-d'œuvre, railla Simon. Et à quel âge ils t'ont remis le Nobel ?

– À soixante-douze ans, j'allais y venir... Quittant son poste de directeur général au terme d'une remarquable carrière, il prit sa retraite à l'âge de soixante et onze ans, et se vit remettre, l'année suivante...

– ... Un mandat d'arrêt pour homicide volontaire, car il avait fait périr d'ennui son plus fidèle ami.

– Tu n'es pas très compatissant.

– Et à quoi devrais-je compatir ?

– Je traverse une période bizarre, mon Simon ; la solitude me pèse, ce qui n'est pas normal, car je n'apprécie jamais autant la vie que lorsque je suis célibataire.

– Tu approches de la quarantaine !

– Je te remercie, il me reste encore quelques années avant de passer le cap. L'ambiance au journal est délétère, reprit Andrew, nous vivons avec une

*Si c'était à refaire*

épée de Damoclès au-dessus de la tête. Je voulais juste me mettre un peu de baume au cœur... C'était qui ta Kathy Steinbeck ?

– Ma prof de philo.

– Ah ? Je n'aurais pas imaginé que la fille qui avait marqué ton adolescence... n'était plus une fille.

– La vie n'est pas bien faite ; à vingt ans, les femmes qui en avaient quinze de plus que moi me faisaient fantasmer, à trente-sept ans, ce sont celles qui en ont quinze de moins qui me font tourner la tête.

– C'est ta tête qui n'est pas bien faite, mon vieux.

– Tu m'en dis un peu plus sur ta Valérie Ramsay ?

– Je l'ai croisée la semaine dernière en sortant du bar du Marriott.

– Je vois.

– Non, tu ne vois rien du tout. J'étais fou d'elle au collège. Lorsqu'elle a quitté notre patelin en se sauvant comme une voleuse, j'ai mis des années à l'oublier. Pour être très franc, je me demande même si je l'ai jamais totalement oubliée.

– Et en la revoyant, grosse déception ?

– Tout le contraire, elle a quelque chose de changé qui la rend encore plus troublante aujourd'hui.

– Elle est devenue une femme, je t'expliquerai un jour ! Tu es en train de me dire que tu es retombé

*Si c'était à refaire*

amoureux ? Andrew Stilman, terrassé par un coup de foudre sur la 40<sup>e</sup> Rue, quelle manchette !

– Je suis en train de te dire que je suis troublé, et que cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps.

– Tu sais comment la joindre ?

– Je dîne demain soir avec elle et j'ai le même trac que quand j'étais adolescent.

– Confiance pour confiance, je crois que ce trac-là ne nous quitte jamais. Dix ans après la mort de maman, mon père a fait la rencontre d'une femme dans un supermarché. Il avait alors soixante-huit ans et la veille de son premier dîner avec elle, j'ai dû le conduire en ville. Il voulait absolument s'acheter un nouveau costume. Dans le salon d'essayage chez le tailleur, il me répétait ce qu'il allait lui dire à table et me demandait mon avis. C'était pathétique. Moralité, on perd toujours nos moyens devant une femme qui nous bouleverse, peu importe l'âge qu'on a.

– Je te remercie, me voilà rassuré pour demain.

– Je te dis cela pour te prévenir que tu vas enchaîner gaffe sur gaffe, tu auras l'impression de lui tenir une conversation sans intérêt, ce sera probablement le cas, et en rentrant chez toi, tu te maudiras d'avoir, toi aussi, été pathétique toute la soirée.

– Surtout ne t'arrête pas, Simon, c'est tellement bon d'avoir de vrais amis.

– Attends, avant de râler. Je veux juste t'aider à ne penser qu'à une seule chose. Demain soir, profite



*Si c'était à refaire*

du mieux possible de ce moment que tu n'espérais pas. Sois toi-même, si tu lui plais, tu lui plais.

– La gent féminine nous domine à ce point ?

– Tu n'as qu'à regarder autour de nous, dans ce bar. Bon, je te reparlerai de ma prof de philo un autre jour. On déjeune vendredi, je veux le récit détaillé de ces retrouvailles. Peut-être pas aussi détaillé que ta nécro à bien y réfléchir.

La fraîcheur de la nuit les surprit tous deux lorsqu'ils sortirent de chez Fedora. Simon sauta dans un taxi, laissant Andrew rentrer à pied.

Le vendredi, Andrew confia à Simon que sa soirée s'était déroulée telle qu'il l'avait prédite, peut-être de façon pire encore. Il en conclut qu'il était probablement retombé amoureux de Valérie Ramsay, ce qui ne l'arrangeait pas du tout, car sans trop s'étendre sur le sujet, elle lui avait répété avoir un homme dans sa vie. Elle ne le rappela ni le lendemain, ni la semaine suivante. Et Andrew se sentit gagné par un cafard noir. Il passa son samedi à travailler au journal, retrouva Simon le dimanche sur le terrain de basket à l'angle de la Sixième Avenue et de West Houston où ils échangèrent nombre de passes, à défaut de mots.

Son dimanche soir fut aussi maussade que pouvait l'être un dimanche soir. Un repas chinois commandé par téléphone, un film en rediffusion en alternance avec un match de hockey et une énième série où des policiers scientifiques élucidaient des

*Si c'était à refaire*

meurtres sordides. Une soirée lugubre, jusqu'à ce que, vers 21 heures, l'écran de son téléphone portable s'allume. Ce n'était pas un message de Simon, mais de Valérie qui voulait le voir le plus tôt possible, elle avait besoin de lui parler.

Andrew répondit sans délai, et sans la moindre retenue, qu'il en serait enchanté et lui demanda quand elle souhaitait le voir.

« Maintenant ». Et le texto suivant lui indiquait le lieu de la rencontre, à l'angle de la 9<sup>e</sup> Rue et de l'Avenue A, en face du Tompkins Square, dans l'East Village.

Andrew jeta un œil dans le miroir de son salon. Combien de temps lui faudrait-il pour retrouver une apparence humaine ? Le short et le vieux polo qu'il n'avait pas quittés depuis sa partie de basket avec Simon n'étaient pas du meilleur goût, et une bonne douche ne serait pas du luxe. Mais il avait perçu dans le message de Valérie quelque chose d'urgent qui le tracassait. Il enfila un jean, une chemise propre, attrapa ses clés dans la coupelle de l'entrée et descendit précipitamment les trois étages de son immeuble.

Le quartier était désert, pas âme qui vive et encore moins de taxis. Il se mit à courir vers la Septième Avenue, en repéra un au feu à l'angle de Charles Street et le rattrapa de justesse avant qu'il ne démarre. Il promit un généreux pourboire au chauffeur si celui-ci le conduisait à destination en moins de dix minutes.

*Si c'était à refaire*

Ballotté sur la banquette arrière, Andrew regretta sa promesse, mais il arriva plus vite que prévu et le chauffeur toucha une somme non négligeable.

Valérie l'attendait devant la devanture close d'un café, le Pick Me Up, ce qui le fit sourire un court instant. Un court instant seulement, car Valérie avait la mine défaite.

Il s'approcha, et Valérie lui administra une gifle magistrale.

– Tu m'as fait traverser la ville pour me gifler ? dit-il en se frottant la joue. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter tant d'attentions ?

– Ma vie était presque parfaite jusqu'à ce que je te croise à la sortie de ce fichu bar et, maintenant, je ne sais plus du tout où j'en suis.

Andrew, sentant une vague de chaleur l'envahir, se dit qu'il venait de recevoir la plus délicieuse gifle de toute sa vie.

– Je ne te rendrai pas la pareille, un gentleman ne fait pas ce genre de chose, mais je pourrais t'en dire autant, souffla-t-il sans la quitter des yeux, je viens de passer deux semaines franchement maussades.

– Cela fait quinze jours que je ne cesse de penser à toi, Andrew Stilman.

– Quand tu as déserté Poughkeepsie, Valérie Ramsay, j'ai pensé à toi jour et nuit, et ce pendant trois ans... quatre en fait, peut-être même plus.

– C'était une autre époque, je ne te parle pas

*Si c'était à refaire*

du temps où nous étions adolescents, mais de maintenant.

– Maintenant, c'est pareil, Valérie. Rien n'a changé, ni toi, ni l'effet que cela me fait de te revoir.

– Tu dis cela, mais si ça se trouve tu veux juste prendre ta revanche sur ce que je t'ai fait endurer.

– Je ne sais pas où tu vas chercher des idées aussi tordues, tu ne dois pas être si heureuse que ça dans ta vie presque parfaite pour penser ainsi.

Et avant qu'Andrew ne comprenne ce qui lui arrivait, Valérie passa ses bras autour de son cou et l'embrassa. Ce fut d'abord un baiser timide posé sur ses lèvres, puis Valérie devint plus aventureuse. Elle interrompit son étreinte et le regarda, les yeux humides.

– Je suis fichue, dit-elle.

– Valérie, même avec la meilleure volonté du monde, je ne comprends rien à ce que tu me dis.

Elle se rapprocha, l'embrassa plus fougueusement encore, et le repoussa de nouveau.

– C'est foutu.

– Mais arrête de dire ça, bon sang !

– La seule chose qui pouvait encore me sauver était que ce baiser soit...

– Soit quoi ? demanda Andrew, le cœur battant comme quand il la retrouvait à la sortie des cours.

– Andrew Stilman, j'ai terriblement envie de toi.

– Désolé, pas le premier soir, question de principe, répondit-il en souriant.

*Si c'était à refaire*

Valérie lui tapa sur l'épaule et tandis qu'Andrew continuait de lui sourire béatement, elle prit ses mains au creux des siennes.

– Qu'est-ce qu'on va faire, Ben ?

– Un bout de chemin ensemble, Valérie, un bout de chemin et plus encore... si tu ne m'appelles plus jamais Ben.

## 4.

Ne restait à Valérie pour emprunter ce chemin qu'à quitter son compagnon, deux années de vie ne pouvaient se défaire en une discussion d'un soir. Andrew guetta sa venue, tout en sachant que, s'il précipitait les choses, elle ne resterait pas.

Vingt jours plus tard, il reçut au milieu de la nuit un message presque identique à celui qui avait bouleversé son existence un autre dimanche. Lorsque son taxi arriva devant le Pick Me Up, Valérie l'attendait, deux traînées noires de chaque côté du visage et une valise à ses pieds.

De retour chez lui, Andrew posa la valise dans sa chambre et laissa Valérie s'installer. Quand il revint, elle s'était glissée sous les draps sans avoir allumé la lumière. Il s'assit près d'elle, l'embrassa et ressortit, devinant qu'elle avait besoin d'être seule pour faire le deuil d'une relation qui venait de se rompre. Il lui souhaita bonne nuit et lui demanda si elle aimait toujours le chocolat chaud. Valérie acquiesça d'un signe de tête ; Andrew se retira.

*Si c'était à refaire*

Cette nuit-là, depuis le canapé du salon où il ne trouvait pas le sommeil, il l'entendit pleurer, mourut d'envie d'aller la consoler, mais se retint ; guérir de ce genre de chagrin ne dépendait que d'elle.

Au matin, Valérie découvrit sur la table basse du salon un plateau de petit déjeuner avec un bol contenant de la poudre chocolatée et un petit mot.

*« Ce soir, je t'emmène dîner.*

*Ce sera notre première fois.*

*Je t'ai laissé un double des clés dans l'entrée.*

*Je t'embrasse,*

*Andrew. »*

Valérie promit à Andrew de ne rester que le temps que son ex ait déménagé ses affaires de son appartement. Si son amie Colette n'habitait pas La Nouvelle-Orléans, elle se serait installée chez elle. Dix jours plus tard, au grand dam d'Andrew qui se réjouissait de plus en plus de sa présence, elle fit sa valise pour repartir dans l'East Village. Devant la mine attristée d'Andrew, elle lui rappela qu'une quinzaine de blocs, tout au plus, les séparaient.

L'été arriva. Les week-ends où la chaleur new-yorkaise devenait intenable, ils prenaient le métro jusqu'à Coney Island où ils passaient des heures à la plage.

En septembre, Andrew quitta les États-Unis dix jours d'affilée, refusant de donner à Valérie la moindre information sur son voyage. Il invoqua le

*Si c'était à refaire*

secret professionnel et lui jura qu'elle n'avait aucune raison de douter de lui.

En octobre, alors qu'il s'absentait à nouveau, il lui fit la promesse, pour se faire pardonner, de l'emmener en vacances dès que possible. Mais Valérie n'aimait pas les lots de consolation et lui répondit d'aller se faire voir, avec ses vacances.

À la fin de l'automne, Andrew se vit récompensé du travail qui l'avait tant accaparé. Des semaines de recherches, deux voyages en Chine consacrés à recueillir des témoignages, à confronter différentes sources pour vérifier leur authenticité, lui avaient permis de révéler les détails d'un trafic d'enfants dans la province du Hunan et de mener à terme l'une de ces enquêtes qui attestent de la vénalité et de l'horreur dont l'être humain pouvait être capable. Son article publié dans l'édition du dimanche, la plus lue de la semaine, fit grand bruit.

Soixante-cinq mille bébés chinois avaient été adoptés par des familles américaines au cours des dix dernières années. Le scandale concernait plusieurs centaines d'enfants qui n'avaient pas été abandonnés, ainsi que les papiers officiels en attestaient, mais enlevés de force à leurs parents légitimes, pour être placés dans un orphelinat qui percevait à chaque adoption un dédommagement de cinq mille dollars. La manne financière avait enrichi une mafia de policiers et fonctionnaires véreux à l'origine de ce trafic sordide. Les autorités chinoises mirent un



*Si c'était à refaire*

terme au scandale avec la plus grande diligence, mais le mal était fait. L'article d'Andrew plongea de nombreux parents américains dans un questionnement moral aux conséquences dramatiques.

Le nom d'Andrew circula dans toute la rédaction et fut cité dans les journaux télévisés du soir qui, comme c'était souvent le cas, choisissaient de développer des sujets empruntés aux tribunes du *New York Times*.

Andrew fut félicité par ses pairs. Il reçut un mail de sa rédactrice en chef et de nombreuses lettres de lecteurs bouleversés par son enquête. Mais il s'attira aussi la jalousie de quelques-uns de ses confrères, et trois lettres anonymes proférant des menaces de mort arrivèrent au journal, ce qui se produisait parfois.

Il passa les fêtes de fin d'année en solitaire. Valérie avait quitté New York pour rejoindre Colette à La Nouvelle-Orléans.

Le lendemain de son départ, Andrew se fit agresser dans un parking, une agression à coups de batte de baseball qui aurait pu virer au drame sans l'arrivée d'un dépanneur avec lequel il avait rendez-vous.

Simon partit réveillonner en compagnie d'une bande de copains skieurs, à Beaver Creek dans le Colorado.

Andrew n'accordait aucune importance particulière au jour de Noël, ni au nouvel an ; il détestait les soirs de fête programmée où l'on devait s'amuser

*Si c'était à refaire*

coûte que coûte. Il passa ces deux soirées attablé au comptoir de Mary's Fish devant un plateau d'huîtres et quelques verres de vin blanc sec.

L'année 2012 débuta sous de meilleurs auspices. Hormis un petit accident aux premiers jours de janvier. Andrew s'était fait bousculer par une voiture qui sortait du commissariat de police de Charles Street. Son conducteur, un flic à la retraite, venu en pèlerinage sur son ancien lieu de travail, à l'occasion d'un séjour à New York, était aussi confus de l'avoir renversé que soulagé de le voir se relever sans égratignure. Il avait insisté pour l'inviter à dîner dans le bistrot de son choix. Andrew n'avait rien à faire ce soir-là, un bon steak valait mieux qu'un constat d'assurance et un journaliste ne refuse jamais un repas avec un vieux policier new-yorkais qui a envie de converser. L'inspecteur lui raconta sa vie et les épisodes les plus marquants de sa carrière.

Valérie avait gardé son appartement qu'Andrew avait baptisé son « parachute », mais, à partir de février, elle dormit chez lui tous les soirs et ils commencèrent à envisager sérieusement de trouver un endroit plus grand pour s'installer ensemble. Seul obstacle, Andrew se refusait à quitter le West Village où il s'était juré de vivre jusqu'à la fin de ses jours. Dans un quartier principalement peuplé de petites maisons, les trois pièces étaient rares. Valérie avait beau le traiter de vieux garçon, elle savait

*Si c'était à refaire*

qu'elle ne le délogerait jamais de ces rues insolites, dont il connaissait toutes les histoires. Et il prenait plaisir à les lui raconter lorsque, en se promenant avec Valérie, ils traversaient tel carrefour de Greenwich Avenue, où se trouvait jadis le restaurant qui avait inspiré à Hopper son célèbre tableau *Nighthawks*, longeaient les fenêtres d'une maison où John Lennon avait vécu avant d'emménager dans le Dakota Building. Le West Village avait été le lieu de toutes les révolutions culturelles, avait abrité les plus célèbres cafés, cabarets et night-clubs du pays, et lorsque Valérie lui expliquait que les artistes d'aujourd'hui avaient pour la plupart migré à Williamsburg, Andrew la regardait avec un air des plus sérieux et s'exclamait :

– Dylan, Hendrix, Streisand, Peter, Paul & Mary, Simon & Garfunkel, Joan Baez, ont tous débuté dans le Village, dans les bars de mon quartier, ce n'est pas une raison suffisante pour vouloir vivre ici ?

Et Valérie, qui n'aurait voulu le contrarier pour rien au monde, lui répondait :

– Bien sûr que si !

Quand elle lui vantait le confort des tours qui s'élevaient à seulement quelques blocs de là, Andrew lui répliquait qu'il n'irait jamais vivre dans un perchoir d'acier. Il voulait entendre la rue, les sirènes, les klaxons des taxis aux carrefours, le craquement des parquets usés, les cognements de la tuyauterie quand la chaudière de l'immeuble se mettait à

*Si c'était à refaire*

ronronner, la porte d'entrée grincer, ces bruits qui lui rappelaient qu'il était en vie, entouré d'êtres humains.

Un après-midi, il quitta le journal, rentra chez lui, vida ses placards et transféra la plupart de ses affaires dans un garde-meuble local. Ouvrant sa penderie, il annonça à Valérie qu'il n'y avait plus aucune urgence à déménager, elle avait désormais la place nécessaire pour s'installer vraiment.

En mars, Andrew se vit confier par sa rédactrice en chef une nouvelle enquête dans la lignée de la précédente. Un dossier important auquel il s'attela sans attendre, réjoui que celui-ci l'amène à se rendre en Argentine.

Aux premiers jours de mai, revenant de Buenos Aires et sachant qu'il lui faudrait y retourner sous peu, Andrew ne trouva d'autre moyen de se faire pardonner que de déclarer à Valérie, au cours d'un dîner, qu'il voulait l'épouser.

Elle le dévisagea, circonspecte, avant d'éclater de rire. Le rire de Valérie le bouleversait. Andrew la regarda, troublé de réaliser que cette demande en mariage qu'il avait formulée sans y réfléchir plus que ça le rendait lui-même très heureux.

– Tu n'es pas sérieux ? questionna Valérie en s'essuyant le coin des yeux.

– Pourquoi ne le serais-je pas ?

– Enfin Andrew, nous ne sommes ensemble que depuis quelques mois. C'est peut-être un peu court pour prendre une telle décision.

*Si c'était à refaire*

– Nous sommes ensemble depuis un an et nous nous connaissons depuis l'adolescence, tu ne penses pas que nous avons eu tout le temps ?

– Avec un interlude d'une petite vingtaine d'années...

– Pour moi, le fait que nous nous soyons rencontrés adolescents, perdus de vue, puis retrouvés par hasard sur un trottoir de New York, est un signe.

– Toi, le journaliste si rationnel et cartésien, tu crois aux signes, maintenant ?

– Quand je te vois en face de moi, oui !

Valérie le regarda droit dans les yeux, silencieuse, puis elle lui sourit.

– Redemande-le-moi.

À son tour, Andrew observa Valérie. Elle n'était plus la jeune fille rebelle qu'il avait connue vingt ans plus tôt. La Valérie qui dînait face à lui avait troqué son jean rapiécé pour une jupe seyante, ses baskets aux bouts peinturlurés de vernis à ongles pour des escarpins vernis, l'éternelle veste en treillis qui dissimulait ses formes, pour un pull en V en cachemire qui galbait ses seins à la perfection. Ses yeux n'étaient plus maquillés à outrance, à peine un voile de fard à paupières et un peu de mascara. Valérie Ramsay était de loin la plus jolie femme qu'il ait rencontrée et jamais il ne s'était senti aussi proche de quiconque.

Andrew sentit la moiteur gagner la paume de ses mains, chose qui ne lui arrivait jamais. Il repoussa

*Si c'était à refaire*

sa chaise, fit le tour de la table et posa un genou à terre.

– Valérie Ramsay, je n'ai pas de bague sur moi, parce que mon intention est aussi spontanée que sincère, mais si tu veux bien devenir ma femme, nous irons en choisir une ensemble ce week-end, et je compte bien faire en sorte d'être le meilleur des hommes pour que tu la portes durant ta vie entière. Ou disons ma vie entière, si tu décidais de te remarier après ma mort.

– Tu ne peux pas t'empêcher de faire de l'humour noir, même quand tu me demandes en mariage !

– Je t'assure que dans cette position, avec tous ces gens qui me regardent, je ne cherchais pas à être drôle.

– Andrew, chuchota Valérie en se penchant à son oreille, je vais dire oui à ta demande, parce que j'en ai envie et aussi pour t'éviter de passer pour une andouille devant tout ce monde, mais quand tu auras regagné ta place, je te dirai la seule exigence que je pose à notre union. Alors ce « oui » que je vais formuler à voix haute restera au conditionnel durant les quelques minutes qui vont suivre, nous sommes d'accord ?

– Nous sommes d'accord, chuchota à son tour Andrew.

Valérie posa un baiser sur ses lèvres et prononça un oui bien distinct. Dans la salle du restaurant, les

*Si c'était à refaire*

clients qui retenaient leur souffle applaudirent à tour de bras.

Le patron de la trattoria abandonna son comptoir pour venir féliciter son fidèle client. Il prit Andrew dans ses bras, le serra fort en lui glissant à l'oreille avec son accent italo-new-yorkais sorti d'un film de Scorsese :

– J'espère que tu sais ce que tu viens de faire !

Puis il se pencha vers Valérie et lui fit un baise-main.

– Je peux, maintenant que vous êtes Madame ! Je vous fais porter du champagne pour fêter ça, c'est la maison qui régale. Si, si, j'y tiens !

Et Maurizio retourna derrière son comptoir en faisant signe à son unique serveur de s'exécuter sur-le-champ.

– Je t'écoute, souffla Andrew alors que le bouchon de champagne sautait.

Le serveur remplit leurs verres et Maurizio revint une coupe à la main, bien décidé à trinquer avec les futurs mariés.

– Donne-nous juste une seconde Maurizio, dit Andrew, en retenant le patron par le bras.

– Tu veux que je t'énonce ma condition devant lui ? demanda Valérie surprise.

– C'est un vieil ami, je n'ai pas de secrets pour mes vieux amis, répondit Andrew, d'un ton ironique.

– Très bien ! Alors voilà, monsieur Stilman, je vous épouserai à la condition que vous me juriez sur l'honneur de ne jamais me mentir, me tromper, ou

*Si c'était à refaire*

me faire intentionnellement souffrir. Si un jour vous ne m'aimiez plus, je veux être la première à le savoir. J'ai eu mon compte d'histoires qui finissent en nuits de tristesse. Si vous me faites cette promesse, alors je veux bien devenir votre femme.

– Je te le jure, Valérie Ramsay-Stilman.

– Sur ta vie ?

– Sur ma vie !

– Si tu me trahis, je te tue !

Maurizio regarda Andrew et se signa.

– On peut trinquer maintenant ? demanda le patron, c'est que j'ai des clients à servir tout de même.

Après leur avoir offert deux parts de son tiramisu maison, Maurizio refusa de leur présenter l'addition.

Andrew et Valérie rentrèrent par les rues du West Village.

– On va vraiment se marier ? dit Valérie en serrant la main d'Andrew.

– Oui, vraiment. Et pour tout t'avouer, je n'imaginai pas en t'en faisant la demande que cela me rendrait si heureux.

– Je le suis aussi, répondit Valérie. C'est dingue. Il faut que je téléphone à Colette pour lui annoncer. Nous avons fait nos études ensemble, partagé galères et bonheurs, surtout les galères, elle sera mon témoin de mariage. Et toi, qui choisiras-tu ?

– Simon, j'imagine.

– Tu n'as pas envie de l'appeler ?



*Si c'était à refaire*

– Si, je le ferai dès demain.

– Ce soir, fais-le ce soir pendant que je téléphone à Colette !

Andrew n'avait aucune envie de déranger Simon à une heure aussi tardive pour lui annoncer une nouvelle dont il pouvait tout à fait prendre connaissance le lendemain, mais il avait perçu dans les yeux de Valérie comme une supplique d'enfant, et ce regard où se mélangeaient soudain joie et peur le toucha.

– On téléphone chacun de notre côté ou on réveille nos deux meilleurs amis ensemble ?

– Tu as raison, nous devons commencer à nous habituer à faire les choses ensemble, répondit Valérie.

Colette promit à Valérie de venir lui rendre visite à New York au plus vite. Elle félicita Andrew et lui dit qu'il ignorait encore tout de la chance que la vie lui accordait. Sa meilleure amie était une femme exceptionnelle.

Simon, lui, crut d'abord à une farce. Il demanda à parler à Valérie, et Andrew masqua son agacement quand Simon la félicita en premier. D'autant que ce dernier s'invita à déjeuner avec eux le lendemain, sans l'avoir consulté.

– C'est juste que j'aurais préféré lui annoncer moi-même, dit Andrew à Valérie pour expliquer son air grognon.

– C'est ce que tu viens de faire.

– Non, moi il ne m'a pas cru, c'est toi qui le

*Si c'était à refaire*

lui as dit. C'est tout de même mon meilleur ami, bon sang !

– Mais nous sommes d'accord que je n'y suis pour rien, dit Valérie en approchant son visage de celui d'Andrew.

– Non, tu n'y es pour rien, et là, tu es en train de me mordre la lèvre.

– Je sais.

Ils firent l'amour toute la nuit et, entre deux moments de tendresse, ils allumèrent la télévision posée sur la commode au bout du lit pour regarder de vieilles séries en noir et blanc. Aux premières heures du matin, ils traversèrent la ville et allèrent s'installer sur un banc face à l'East River pour assister au lever du jour.

– Il faudra que tu te souviennes toujours de cette nuit, murmura Andrew à Valérie.

[www.marcl Levy.info](http://www.marcl Levy.info)  
[www.facebook.com/marc.levy.fanpage/](https://www.facebook.com/marc.levy.fanpage/)